

Sparte: KULTUR

Nina Mambourg installiert ihre Damen AUF DER COUCH

Zwei Jahre nach «Die passende Frau», ihrer letzte Einzelausstellung in Luxemburg, zeigt Nina Mambourg ein zweites Mal ihre Werke in der Galerie Clairefontaine. Kurze Präsentation bevor ich zum Wesentlichen komme: 1970 in Luzern geboren, absolviert Nina Mambourg nach ihrer Matura von 1990 bis 1995 die SfGZ, Abteilung Grafik, und studiert studiert Bildende Kunst an der Zürcher Hochschule der Künste). (*Werdgang ist korrigiert, im französischen Text stimmte er nicht*).

Wir finden die Künstlerin in ihrer figurativen Malerei wieder, welche, ausserhalb des Alltäglichen und der oberflächlichen Mode, eben nicht die banale Realität darstellt. Ihre Bilder bestehen ausnahmslos aus Frauenportraits. Hier mal mit einem Kind, einem Hund, woanders mit einem Karussellpferd – herrlich, erinnert mich an Paolo Uccellos Schlachtrösser – Archetypen des ewig Weiblichen. Wahr oder imaginär, aber immer realistisch, an der Grenze zur naiven Kunst, trotzdem sind diese Bilder bewegend, irgendwie losgelöst, in einem sakralen Ritus auf eine Art und trotzdem authentisch feminin, zugänglich. Man kann sich natürlich fragen, inwiefern, angesichts der quasi Zwillingshaftigkeit dieser Gesichter, mit den schweren Lidern dieser unsagbaren Resignation, Nina Mambourgs Portraits nicht einem authentischen, sondern einem idealen Frauenbild entsprechen. Ausser es handle sich um eine Problematik, eine Frage, die unsere Künstlerin dem Publikum stellt, nachdem sie weder bei sich noch in ihrer Malerei eine adäquate Antwort gefunden hat...Und wenn's gerade dieser mögliche Widerspruch wäre, den sie uns mitteilt, der ihre Arbeit so faszinierend und attraktiv macht?

«...die grossformatigen Bilder, die ausschliesslich Frauen darstellen, schon alleine deshalb keine «normalen» Portraits, weil die dargestellten Personen nicht existieren und es deshalb nicht um die Erfassung des Wesens einer bestimmten Persönlichkeit geht. Was sonst die Grundvoraussetzung für jedes Portrait ist, wird hier grosszügig weggelassen: Die Frau im Bild gibt es nicht, sie präsentiert sich als Vermittlerin einer momentanen Gefühlslage oder einer Momentaufnahme menschlichen Seins, gleich einer Schauspielerin auf einer Bühne. Durch ihren direkten Blick nimmt sie Kontakt mit dem Betrachter auf und zwingt ihn zur Konfrontation. Die Bilder sind Inszenierungen alltäglicher Ängste und Gedanken, die (gleich einer Traumwelt) Surrealitäten zulassen und damit spielen».

Die klare, schnörkellose Malweise und die einfachen Kompositionen und Farben täuschen auf den ersten Blick eine vermeintliche Unbeschwertheit vor, die sich im nächsten Augenblick schon wieder verflüchtigt. Mit kleinen, scheinbar nebensächlichen Details, die zum Teil auch als ironische Referenzen an alte Meister gemeint sind, werden die Aussagen noch verstärkt – ihre eindeutige Interpretation wird jedoch dem Publikum überlassen.» Referenzen an die alten Meister, das kann man allerdings sagen, und wenn die «Frauen nicht existieren», so sind doch gewisse junge Mädchen Vermeers nicht weit weg. Auf die Frage, die ich ihr anlässlich ihrer letzten Ausstellung im Januar 2008 stellte, warum sie nur Frauenportraits malte, antwortete sie mir ausweichend. Christiane Walerich von WOXX hatte dabei mehr Glück als ich, für das was sie referieren konnte:

«Wenn ich als Frau eine Frau male, dann ist es weniger ein ästhetisches Objekt. Mein Blick ist nicht nur der von aussen, sondern, weil ich eine Frau bin, kann ich mehr Facetten einbringen.» In der Tat zeigt uns Nina Mambourg wiederum zahlreiche «Frauenfacetten», deren Aussehen jedoch nicht variiert, sondern konstant Resignation und Enttäuschung ausdrückt. Dahingehend zu behaupten, dies entspreche dem Gemüt der Künstlerin, möchte ich nicht behaupten. Wenn schon alle Portraits von vorne herein ein einziges Modell oder Archetyp darstellen, die psychologische wie ästhetische Verarbeitung ist nuancierter als im Jahr 2008. In der Tat gleichen diese Frauen ständig mehr diesem Archetypus. Aber, im Widerspruch zu dem, was ich oben gesagt habe, alles in dieser Ausstellung widerspricht der Schwermut. Das sanfte Fleischsein (carnalité) der Körper, das Samtene der Gesichter, der Brüste, der Körper, strahlen ein uneigennütziges Gefühl, was tief Spirituelles aus. Ganz so, als ob ein ganzes Spektrum versteckter und unterdrückter Leidenschaften nur auf den erlösenden Blick des Beobachters warten, der, schlussendlich, der einzige Richter sein wird. (Das Werk Nina Mambourgs enthält gesamthaft gesehen Elemente vom Schneewittchen- und Dornröschen- Mythos).

Was mich betrifft, so habe ich vor allem das Bild «beim Friseur» (chez le coiffeur) geliebt, das an eine sitzende Päpstin denken lässt. Ausser ihres Gesichtes natürlich sticht ihre Ähnlichkeit mit dem Portrait von Papst Grégoire XV von Guido Reni ins Auge, oder dem von Papst Innocent X von Velasquez. Ein anderer coup de foudre: «Karussell» oder eine Reiterin auf einem feenhaften Pferd, erinnert mich an Frédérique Metzengerstein auf seinem verwünschten Pferd im Film: «Histoires extraordinaires» (Nach Edgar Ellen Poe Autorrenwerk, Episodenfilm von Vadim, Louis Malle und Fellini), ausser dass hier das Pferd nicht schwarz, sondern weiss ist.. Fügen Sie noch «Badende II» (Baigneuse II) und «Frau mit Netz» (Femme à voilette) hinzu, und Sie werden meine Lieblingsvoten hören.



Nina Mambourg installe ses dames « Sur le divan »



Deux ans après « La femme convenable », sa dernière exposition individuelle à Luxembourg, Nina Mambourg, expose pour la seconde fois ses oeuvres à la Galerie Clairefontaine. (1) Brève présentation avant d'en venir à l'essentiel : née en Suisse en 1970, Nina fait ses études primaires et secondaires près de Lucerne, puis suit de 1990 à 1995 des études supérieures artistiques. Celles-ci lui permettront d'exercer dès 1995 comme graphiste indépendante, d'enseigner au HGKZ (Hochschule für Gestaltung und Kunst, Zürich) et de s'inscrire en 2002 à la F+F (Schule für Kunst und Mediendesign, Zürich). En 2004 elle présente sa première exposition et en 2005 elle reprend des études à la HGKZ.

Nous ne pouvons que nous réjouir de retrouver sa peinture figurative qui, placée résolument hors du temps qui passe et des modes futiles, échappe toutefois à la représentation servile de la réalité. Ses tableaux consistent exclusivement en portraits de femme. Ici l'enfant, là le chien, ailleurs le cheval de manège – superbe pourtant, qui me rappelle les destriers de Paolo Uccello – ne sont que des faire-valoir de l'éternel féminin. Réels ou imaginaires, mais toujours réalistes, à la limite de l'art naïf, ces portraits

Zeitung
Vollek

Boîte po
L-4005

Die Rec

3, rue Z
L-4030

Tel. : 4

Fax. : 4

Email :

Éc

An

Ko

Name :

Vornam

Straße :

PLZ / O

E-mail :

projètent une image émouvante, en quelque sorte détachée, hiératique et pourtant authentique, accessible de la femme.

On peut bien sûr se demander, face à la quasi-gémellarité de ses visages aux paupières comme lourdes d'une indicible résignation, dans quelle mesure les portraits de Nina Mambourg ne représentent pas davantage un certain idéal féminin inversé que d'authentiques femmes. À moins qu'il ne s'agisse d'une problématique, d'un questionnement, que notre artiste soumet au public après n'avoir su trouver ni en elle-même ni dans sa peinture une réponse qui la satisfasse... Et si c'était justement cette possible contradiction qu'elle nous fait partager, qui rend son travail particulièrement attachant et interactif ? Et on ne s'y est pas trompé à la galerie, lorsqu'on a écrit dans le catalogue de l'exposition :

« ... ces tableaux à grand format (...) ne sont pas dans le vrai, parce que les modèles représentés ne sont pas des particuliers (...) la femme imagée n'existe pas, elle médiatise seulement une émotion spontanée, un moment d'être, à la manière d'une artiste sur scène. De par son regard direct elle entre en contact avec l'observateur et l'oblige à la confrontation. Les tableaux mettent en scène l'angoisse du quotidien et suggèrent les péripéties du surréel comme dans un songe. La ligne claire et précise du dessin, la simplicité apparente de sa composition et de sa coloration nous donnent à première vue l'impression d'une légèreté insouciant, qui se dissipe (...) aussitôt. Des (...) détails suggestifs font un clin d'oeil ironique de révérence aux maîtres anciens... ». Oui, c'est le moins qu'on puisse dire, et pourtant, si « la femme imagée n'existe pas », certaines « jeunes filles » de Vermeer ne sont pas loin.

À la question que je lui posai en janvier 2008, lors de sa dernière exposition, pourquoi elle ne peignait que des portraits de femme, elle répondit assez évasivement. Christiane Walerich du WOXX eut par contre plus de chance (ou de savoir-faire) que moi et put rapporter dans son article « Quand comme femme je peins une femme, celle-ci n'est pas un objet esthétique. Mon oeil n'est pas seulement extérieur (celui de l'autre ?), mais, comme je suis une femme, je peux y introduire (dans ce portrait) davantage de facettes ». (2) Certes, cette fois encore, les facettes de la femme que nous offre Nina Mambourg sont multiples, mais les expressions restent peu variées et oscillent quasiment toutes entre résignation et désabusement. De là à en conclure qu'elles reflètent l'état d'esprit de l'artiste, il n'y a qu'un pas... que je ne franchirai pas de si tôt.

Si en effet la ressemblance de tous ces portraits entre eux, évoque à première vue un unique modèle ou archétype, l'éventail d'expressions tant psychologiques qu'esthétiques que l'artiste propose cette fois est peut-être plus nuancé qu'en 2008. Il est vrai que « ses » femmes se rapprochent encore davantage de ce fameux archétype. Mais en contradiction

apparente (tiens, une de plus) avec ce que j'ai écrit plus haut, tout dans cette exposition dément le spleen. La douce carnalité des corps, la force de couleurs plus denses et chaudes que vives cédant parfois à l'épaisseur de certains monochromes, une à peine perceptible ironie qui point de certains visages ou situations, tout rayonne de vie. Grâce à, ou malgré un certain plus de pudeur, le velouté des visages, bustes et corps dégage à la fois une sensualité impassible et une spiritualité profonde. C'est un peu comme si tout un éventail de passions cachées, sous-jacentes, n'attendaient qu'à se voir réveillées par le baiser de l'oeil du spectateur (3), qui sera, en fin de compte, seul juge.

Quant à moi, j'ai particulièrement aimé son tableau « Beim Friseur » (chez le coiffeur) qui ne manquera pas de vous évoquer une papesse assise. Hormis le visage, bien sûr, la ressemblance avec le portrait du pape Grégoire XV par Guido Reni, ou avec celui du pape Innocent X par Vélasquez est frappante. Clin d'œil à « la papesse » (die Pöpstin) qui hanta nos écrans il y a peu ? Autre coup de foudre : « Karrussel », où une cavalière sur un destrier féérique me rappelle davantage Frédérique Metzengerstein sur son cheval maudit dans le film « Histoires extraordinaires » (4), qu'une cavalière de manège ; sauf qu'ici le cheval est blanc et non noir. Ajoutez-y « Badende II » (Baigneuse II) et « Frau mit Netz » (Femme à voilette) et vous connaîtrez mes coups de coeur. Mais voilà qui ne présume nullement de vos préférences, amis lecteurs, dont vous seuls devrez deviser avec votre esprit et votre sensibilité à la galerie Clairefontaine.

*** 1) Galerie Clairefontaine, espace 1, 7 place Clairefontaine, Luxembourg ville. Mardi à vendredi de 14,30 à 18,30 h et samedi de 10 à 12 et de 14 à 17 h. Voir aussi www.galerie-clairefontaine.lu. L'exposition « Sur le divan » peut être visitée jusqu'au 19 juin.

2) Texte original de Christiane Walerich (article 24.1. 2008) : "Wenn ich als Frau eine Frau male, dann ist es weniger ein ästhetisches Objekt", meint Nina Mambourg, "Mein Blick ist nicht nur der von außen, sondern, weil ich eine Frau bin, kann ich mehr Facetten einbringen."

3) L'oeuvre de Nina Mambourg dans son ensemble comporte des éléments du mythe de Blanche-neige et de la Belle au bois dormant. 4) D'après le livre d'Edgar Poe, film à Sketches réalisé par Vadim, Malle et Fellini.

Giulio-Enrico Pisani